

de Jean Gide - Symphonie Pastorale -
a. c. - Claude-Edmonde Magny

de "Jeun"

13 oct. 46

LE CINEMA

PAR CLAUDE-EDMONDE MAGNY

la symphonie pastorale

AU MARIGNAN

LE roman de Gide, *La Symphonie Pastorale*, d'où est tiré le film de Jean Delannoy qui vient d'être projeté au Festival de Cannes, raconte une des plus merveilleuses histoires qui soit : celle de l'éveil au monde sensible d'une jeune âme, injustement privée par le sort de la beauté du monde. Comme dans une fugue, à ce « sujet » du film et du récit répond un « contre-sujet », qui lui est subtilement apparenté : l'éveil à l'amour d'une autre âme, engourdie par la dévotion celle-là ; l'éveil à l'égoïsme de la passion d'un cœur qui se croyait tout occupé par la charité : la plus désintéressée.

Un soir de neige, le pasteur d'un village alpestre recueille une petite fille dont la mère vient de mourir, la laissant seule au monde : elle est aveugle depuis sa naissance, ne parle pas (car nul ne s'est soucié de lui apprendre), et passe généralement pour irremédiablement et congénitalement idiot. Dans un élan de charité, le pasteur décide, non seulement d'assurer sa subsistance matérielle, mais encore d'entreprendre son éducation : patiemment, lentement, il lui nommera les choses l'une après l'autre, il lui apprendra le monde, il fera du petit animal farouche et buté qu'il a recueilli une jeune fille à la grâce rayonnante : Michèle Morgan, dont nous n'oublierons pas de sitôt les admirables yeux, grands ouverts sur le néant.

Le drama vient du lent investissement du cœur du pasteur par un amour qui cesse vite d'être désintéressé pour cette créature qu'il a disputée pas à pas à l'inconscience, qui se trouve être un peu son œuvre : Pygmalion devant la Galatée qu'il a créée. En même temps Jacques, le fils du pasteur, s'éprend de Gertrude, la jeune aveugle. Une opération, dont on aperçoit enfin la possibilité, rendra à celle-ci la vue et les derniers images du film nous montreront son ascension pathétique et définitive vers la lumière.

Le livre de Gide est essentiellement le roman de l'éveil, de la tendresse, de l'éclosion — même si cette éclosion est parfois douloureuse, comme toutes les naissances — on a envie de dire : le roman de la grâce. On dirait au contraire que le réalisateur du film a cherché à faire quelque chose de tendre, ce qui n'empêche pas d'ailleurs une certaine mollesse de régner trop souvent dans le dialogue, dans la conduite même du récit et jusque dans le jeu des acteurs. Les meilleures scènes sont celles d'après de tristes contes — toutes celles par exemple où paraît Amélie, la femme du pasteur (admirablement incarnée par Line Norin) qui, elle, s'est rendu compte très vite des sentiments de son mari à l'égard de Gertrude. Elles sont d'autant plus réussies que le drama s'est mieux y demeuré discret. On regrette un peu de ne pas trouver dans le film l'équivalent de ce passage capital du roman que à la lecture on imagine si bien en transporté au cinéma, où la montagne s'élève sous le souffle du printemps en même temps que le pasteur s'élève à la conscience de son amour. L'absence de ces quelques réussites dans des scènes si belles et si cruelles est un peu dommageable. Mais ce n'est certainement pas un hasard si les plus beaux moments de ce film qui en compte beaucoup sont les instantanés montrant à son visage à cet extraordinaire et presque mystique regard d'aveugle qui perce le monde à travers la nuit de ses yeux.

faire comprendre, par exemple, la violence des sentiments que peut inspirer un être en nous montrant la seule grâce de son visage ? Si la beauté du monde visible et tangible était davantage présente dans le film de Delannoy (autant qu'elle est suggérée dans le roman de Gide), la cécité de Gertrude en aurait été plus bouleversante encore. Il y a dans *La Symphonie Pastorale* des images inoubliables : comme celle où la petite Gertrude se jette à plat-ventre dans la neige pour lapper goûteusement, comme le petit animal qu'elle est encore, l'assiette de soupe que lui a préparée le pasteur ; ou bien la scène des glaces : le pasteur expliquant à Michèle (qui ne peut même concevoir ce que c'est qu'un reflet) que les glaces sont des ornements semblables aux fenêtres qu'on dispose sur les murs des pasteurs, c'est dans une glace seulement que nous voyons son visage à lui, comme pour nous communiquer (si partiellement que ce soit) un peu de cet isolement qui retranche Gertrude de la réalité, de la perception directe des choses. Mais on regrette que de telles et admirables scènes ne se succèdent pas avec une densité suffisante.

On ne retrouve guère non plus, dans les images du film, l'espèce d'ambiguïté douceuse que le récit de Gide sait si bien maintenir autour du personnage du pasteur, l'hypocrisie évangélique, involontaire et nécessaire de l'homme qui ne peut s'avouer, fut-ce à lui-même, ses sentiments pour Gertrude ou sa jalousie à l'égard de son fils. Absente du jeu de l'acteur, elle nous est restituée — brièvement — par les extraits du journal du pasteur, dans la meilleure manière gidiennne : dans les cahiers d'écoulier où, chaque soir, il consigne minutieusement le détail des progrès de Gertrude, il se réjouit de l'intérêt que prend à la jeune aveugle sa fille Charlotte et constate douloureusement, par contraste, l'indifférence, presque l'hostilité, de sa propre femme. Certes, le personnage dessiné par Gide devait être presque nécessairement schématisé, simplifié pour l'écran. Le cinéma ne pouvait guère en faire un hypocrite, fût-il involontaire, sans risquer de lui aliéner gravement notre sympathie. Il n'en reste pas moins que l'absence complète de naturel de Pierre Blanchard, plus que jamais la statue de lui-même, prive le personnage de toute sincérité, de toute authenticité et lui enlève la plus grande part de son pathétique : à chaque instant, nous avons devant nous, non pas un pauvre homme aimant et souffrant, mais Pierre Blanchard en train de tenir le rôle d'un pasteur.

Jean Desailly joue avec une certaine maîtrise le rôle (d'ailleurs ingrat) de Jacques. Par contre, l'interprétation féminine est excellente. J'ai déjà mentionné Line Norin. Andrée Clément tient toutes les promesses (encore que la tristesse soit moins sciente que la joie à son petit visage chiffonné). Michèle Mercier est en tout point admirable : en l'absence de l'autre jour, pour le film à venir, elle ne pensais pas qu'un exemple aussi éclatant viendrait si tôt. Mais ce n'est certainement pas un hasard si les plus beaux moments de ce film qui en compte beaucoup sont les instantanés montrant à son visage à cet extraordinaire et presque mystique regard d'aveugle qui perce le monde à travers la nuit de ses yeux.